



NOUVELLES
CHOISIES

LOU SIN

I210.6

LH

LOU SIN

Préface à "Cris d'appel"

NOUVELLES CHOISIES

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES
PEKIN 1974

鲁迅短篇小说选

*

外文出版社出版(北京)

1956年(28开)第一版

1974年第二版增订本

编号:(法)10050-19

00235

00200

10-F-1271

Lou Sin

Nouvelles choisies

Édité par les Éditions en
Langues étrangères Pékin

Commandant en chef de la révolution culturelle chinoise moderne, grand penseur et commentateur politique, Lou Sin (1881-1936) est le père de la littérature chinoise moderne. Dès mai 1918, il publiait une de ses meilleures nouvelles "Le Journal d'un fou" dans la revue *Jeunesse nouvelle*. Ce fut sa "déclaration de guerre" contre la féodalité chinoise et la première nouvelle appartenant à la littérature chinoise moderne. Elle fut suivie d'une série d'autres nouvelles telles que "La véritable histoire de Ah Q" et "Le Sacrifice du Nouvel An" qui dissèquent la vie dans sa réalité et attaquent violemment l'ancienne société ténébreuse. Ces nouvelles, présentées plus tard en trois recueils: *Cri d'appel*, *Errements* et *Contes anciens dits d'une manière nouvelle*, constituent pour le peuple chinois un précieux héritage littéraire.

Lou Sin, dans sa jeunesse, fut un démocrate révolutionnaire avant de militer pour le communisme. Ses premiers ouvrages furent principalement des nouvelles dont dix-huit parmi les plus importantes ainsi que la préface de l'auteur pour son premier recueil *Cri d'appel* ont été réunies dans le présent volume. Ces écrits montrent clairement le mode d'expression qu'il utilisa dans sa création littéraire à cette époque, un réalisme critique pénétrant et étroitement lié aux idées anti-impérialistes et antiféodales qu'il s'était forgées dès sa jeunesse.

Dans sa préface à *Cri d'appel*, l'auteur explique le mobile qui lui a fait choisir la littérature comme arme de combat. Ceci aidera sans doute les lecteurs à mieux pénétrer les nouvelles de Lou Sin.

Lou Sin

Nouvelles
choisies



元月 1922

Lou Sin
Croquis au crayon de
Jao Yuan-ting

河以正傳

巴人

第六章 從中興到未改

在未改再改河以正說的時候，是剛過了^{這年的}中秋。人們都驚異，說是河以回来了，於是又回去想這，他先前那里去了呢？河以所帶回的上城，大概早就與高柔說的村人說，但這一次却並不，所以也沒有一個人留心到。也或者也曾告訴過後土報祠的老頭子，然而未改老頭，只有識^{這大爺}大爺和秀才大爺上城繞了去一件事。做洋鬼子高且不是數，何說這河以。因此老頭子也就不誇他這事，而未改的社會^也也就^{無從}知道了。

但河以這回的回來，却與是前大不同，確乎和值得疑與異。天色尚黑，他睜眼蒙眬的在^{這的}衙門前走過了，他是這^這樣一^樣，從腰間伸出手來，尚抱是^這一^樣，說，說錢！打止

Une page du manuscrit "La véritable histoire de Ah Q".

Première édition
Troisième édition
(édition augmentée)

1956
1974

1956

1974

Imprimé en République populaire de Chine

本 武

Table des Matières

Préface à "Cri d'appel"	1
Le journal d'un fou	8
Kong Yi-ki	23
Le remède	30
Demain	41
Un petit incident	50
Tempête dans une tasse de thé	53
Mon village natal	64
La véritable histoire de Ah Q	76
Le théâtre des dieux	130
Le sacrifice du Nouvel An	144
Dans un estaminet	167
Une famille heureuse	180
La savonnette	189
Le misanthrope	204
Regret du passé	231
Le divorce	256
La fuite dans la lune	268
Le forger d'épées	282

Préface à "Cri d'appel"

Moi aussi, j'ai fait beaucoup de rêves dans ma jeunesse. La plupart d'entre eux sont tombés dans l'oubli, mais je n'en éprouve aucun regret. Si le souvenir du passé peut rendre heureux, parfois il vous fait sentir bien seul; à quoi bon s'accrocher en pensée aux jours solitaires de jadis. Le malheur veut que je n'arrive pas à tout oublier; c'est de ce qui est resté ancré dans ma mémoire que j'ai tiré la matière du recueil "Cri d'appel".

Plus de quatre années m'ont vu pour ainsi dire chaque jour chez un prêteur sur gages et chez l'apothicaire. Je ne me rappelle pas l'âge que j'avais; mais le comptoir de l'apothicaire était juste à ma hauteur et celui du prêteur sur gages avait le double de ma taille. Je déposais des vêtements et des bijoux de famille sur le comptoir deux fois haut comme moi, ramassais l'argent offert avec dédain, puis j'allais au comptoir à ma taille acheter des remèdes pour mon père malade depuis longtemps. A mon retour à la maison, j'avais de quoi m'occuper, car, praticien renommé, le médecin prescrivait dans ses ordonnances des drogues peu ordinaires: racines d'aloès déterrées en hiver, canne à sucre exposée au gel trois années durant, grillons appariés, de l'ardisie, toutes choses difficiles à se procurer. Cependant, mon père alla de mal en pis et il mourut.

Ceux qui sombrent de la richesse dans la pauvreté peuvent, me semble-t-il, parvenir au cours du processus à saisir ce qu'est vraiment le monde. Peut-être parce que je cherchais à prendre une autre voie, à changer de lieu, à voir d'autres visages, je voulus aller à l'école de K. à N.* Il ne resta à ma

* L'Ecole navale de Kiangnan à Nankin.

mère qu'à trouver huit yuans pour mes frais de voyage, à me dire de faire comme je l'entendais. Il était normal qu'elle pleure, puisque, à l'époque, la seule filière convenable était l'étude des classiques et les examens officiels. Celui qui étudiait les "matières étrangères" passait pour un bon à rien, forcé par le désespoir à vendre son âme aux démons étrangers, il était donc en butte à des moqueries sans nombre et tenu à distance. Ma mère regrettait par ailleurs de devoir se séparer de moi. Cependant, toutes ces raisons ne me retinrent pas, j'allai à N. et j'entrai à K.; et c'est là que j'entendis parler pour la première fois de sciences naturelles, d'arithmétique, de géographie, d'histoire, de dessin et de culture physique. On n'y enseignait pas la physiologie, mais nous pouvions consulter des éditions xylographiques d'ouvrages tels que le *Nouveau Traité sur le corps humain* et *Essais sur la chimie et l'hygiène*. Me rappelant les paroles et les ordonnances des médecins que j'avais rencontrés et comparant celles-ci à ce que je connaissais maintenant, j'arrivai à la conclusion qu'il s'agissait de charlatans conscients ou inconscients; et je me mis à éprouver de la compassion pour les malades qui leur passaient par les mains et pour les familles de ces derniers. J'appris encore par des traductions d'ouvrages d'histoire que l'introduction de la science médicale européenne au Japon avait été pour une grande part dans le déclenchement de la Réforme japonaise.

Ces connaissances simplistes m'amènèrent à une école provinciale de médecine au Japon. J'échafaudai de beaux rêves: à mon retour au pays, je guérirais des malades qui, comme mon père, avaient été mal soignés; si la guerre éclatait, je serais médecin aux armées, et j'affermirais en même temps la foi de mes compatriotes dans la réforme.

J'ignore les progrès accomplis aujourd'hui dans l'enseignement de la microbiologie, mais à l'époque des lamelles nous étions montrés à l'aide d'un appareil à projections; lorsque l'exposé s'était terminé de bonne heure, le chargé de cours passait parfois des clichés de paysages ou d'actualité pour meubler le temps. C'était pendant la Guerre russo-japonaise, les pla-

ques sur les opérations militaires étaient nombreuses et j'avais à me joindre, dans la salle de cours, aux applaudissements et aux cris enthousiastes des étudiants. Il y avait longtemps que je n'avais rencontré de compatriotes quand, un jour, j'eus la surprise de voir une image montrant des Chinois, l'un ligoté et d'autres faisant cercle autour de lui. Tous étaient de solides gaillards, mais paraissaient complètement apathiques. D'après les sous-titres, l'homme aux mains liées était un espion à la solde des Russes, et il allait avoir la tête tranchée par les militaires japonais pour que cela serve d'exemple; les Chinois à ses côtés étaient venus jouir du spectacle.

Je n'attendis pas la fin de l'année scolaire pour gagner Tokyo, car cette dernière image m'avait fait ressentir que les sciences médicales n'avaient pas tant d'importance après tout. Si la population d'un pays faible et arriéré, pour vigoureuse et saine qu'elle fût, ne pouvait que fournir des exemples de cette sorte ou servir d'assistance à spectacle aussi absurde, qu'il y en ait parmi elle qui meurent de maladie, en quelque nombre que ce soit, n'était pas forcément à déplorer. La première chose à faire était de changer la mentalité des gens, et comme j'estimais à l'époque que la littérature était le meilleur moyen d'y parvenir, je décidai de créer un mouvement littéraire. Nombreux étaient à Tokyo les étudiants chinois en droit, sciences politiques, physique, chimie, certains même s'initiaient à l'organisation de la police ou au génie civil, mais pas un seul ne faisait les lettres ou les beaux-arts. Cependant, même dans ce milieu peu favorable, j'eus la chance de découvrir quelques esprits compréhensifs. Nous rassemblâmes aussi le personnel indispensable et, après discussion, notre premier pas consista évidemment à décider de la publication d'une revue dont le seul titre parlait de renaissance. Nos tendances étant plutôt au classicisme, nous l'appelâmes *Sin Cheng* [Vie nouvelle].

Comme le moment de la parution approchait, certains de nos collaborateurs se récusèrent, puis les fonds nous furent retirés, et nous finîmes par nous retrouver à trois et sans le sou. Notre revue étant née sous de mauvais auspices, à l'heure

de l'échec, il n'y eut évidemment personne à qui se plaindre; plus tard, le sort sépara aussi les trois qui restaient, et c'en fut fini de nos discussions sur un avenir de rêve. Ainsi se termina cette *Vie nouvelle* mort-née.

Dès lors, je fus envahi par un sentiment de l'inanité des choses comme je n'en avais jamais éprouvé; je ne compris vraiment pas à l'époque. Je me rendis compte par la suite qu'un homme se trouve encouragé lorsque ses idées sont approuvées; qu'il est poussé à lutter lorsqu'elles se heurtent à une opposition; que la véritable tragédie pour lui est d'élever la voix parmi les vivants et de n'obtenir aucune réponse, ni approbation ni désapprobation, comme s'il était abandonné, sans espoir d'en sortir, dans un désert illimité. C'est ainsi que je commençai à sentir ma solitude.

Et ce sentiment grandit de jour en jour, se lova autour de mon âme comme un énorme serpent venimeux.

Mais, en dépit de ma tristesse inexplicable, je n'éprouvai aucune indignation, car cette expérience m'avait fait réfléchir et découvrir que je n'étais vraiment pas de cette pâte de héros dont l'appel fait se rallier les multitudes.

Il me fallait cependant me débarrasser de ma solitude, elle me mettait à l'agonie. Aussi j'usai de divers moyens pour émousser mes sens, soit en me conformant à l'esprit de l'époque ou en me tournant vers le passé. Plus tard, je fis l'expérience où je fus témoin d'une solitude et d'une tristesse plus grandes encore, que je n'aime pas rappeler, préférant les descendre avec moi dans la tombe. Toutefois, ma tentative d'abrutissement ne fut pas sans fruits, je perdis l'élan et la ferveur de ma jeunesse.

Dans l'Hôtel de S.*, il y avait trois pièces dont la locataire, disait-on, s'était pendue au sophora de la cour. L'arbre avait grandi au point que ses branches étaient hors d'atteinte, mais

* L'Hôtel de Chaohsing à Pékin, réservé aux gens originaires de Chaohsing, ville natale de Lou Sin. Celui-ci y séjourna de mai 1912 à novembre 1919.

l'appartement était resté vide. J'y vécus quelques années, copiant des inscriptions anciennes. Etranger à cette ville, je recevais peu de visiteurs. Les inscriptions ne comportaient ni problèmes ni concepts en "isme", et mon unique désir était de voir ma vie s'écouler dans cette même quiétude. Les nuits d'été, lorsque les moustiques étaient par trop nombreux, je m'asseyais sous le sophora, agitant mon éventail en feuille de palmier et regardant des morceaux de ciel par les trouées de l'épais feuillage, tandis que les chenilles qui sortent le soir me tombaient, glacées, dans le cou.

Mon vieil ami Kin Sin-yi était le seul à venir bavarder avec moi à l'occasion. Il posait sa grande serviette sur ma table branlante, enlevait sa longue robe, s'asseyait en face de moi, avec l'air d'un homme qui a encore le cœur battant d'avoir eu à affronter le chien.

— A quoi cela sert-il? me demanda-t-il un soir, cherchant à comprendre, lorsqu'il eut regardé les inscriptions que j'avais recopiées.

— A rien.

— Alors pourquoi les copier?

— Pour aucune raison en particulier.

— Je pense que tu pourrais écrire quelque chose. . .

Je compris. Il était parmi ceux qui publiaient *Jeunesse nouvelle**, mais il semblait que cette revue n'avait soulevé aucun écho, ni favorable ni défavorable, et je devinai qu'ils devaient se sentir seuls. Je dis cependant:

— Imagine une maison de fer, sans fenêtres, totalement indestructible, avec dedans beaucoup de gens profondément endormis qui ne tarderont pas à mourir d'asphyxie. Puisqu'ils mourront dans leur sommeil, ils ne ressentiront aucune des affres de la mort. Crois-tu que tu leur rendras service si tu te mets à crier très fort et en éveilles quelques-uns au sommeil

* Principale revue dirigeant, à l'époque, le mouvement pour la culture nouvelle.

plus léger, qui auront ainsi à subir l'agonie d'une mort inéluctable?

— Mais si quelques-uns sont éveillés, tu ne peux affirmer qu'il n'y ait aucun espoir de détruire la maison de fer?

C'est vrai, je ne pouvais, malgré mon intime conviction, rejeter l'espoir, car c'est dans l'avenir que gît l'espoir. Je ne pouvais me fonder sur mon propre cas pour réfuter son affirmation sur la possibilité de l'espoir. J'acceptai donc d'écrire et il en résulta ma première nouvelle, *Le Journal d'un fou*. Dès lors, je ne pus m'empêcher d'écrire, et à la demande de mes amis je donnai de temps à autre une nouvelle, jusqu'à ce que j'en eus une bonne douzaine.

Pour ma part, je ne ressens plus un vif besoin de m'exprimer; cependant, parce que je n'ai peut-être pas tout à fait oublié la souffrance que provoquait en moi ma solitude de jadis, il m'arrive encore de lancer quelques cris d'appel pour encourager le combattant qui galope dans la solitude, afin qu'il ne faiblisse pas. Peu m'importe que mon cri soit de bravoure ou de tristesse, repoussant ou dérisoire. Cependant, puisqu'il s'agit d'un appel, il me faut évidemment tenir compte des ordres du général. C'est pour cela que je recours souvent à l'allusion, comme lorsque je fais surgir de nulle part une couronne de fleurs sur la tombe du fils dans *Le remède*, alors que, dans *Demain*, j'évite de dire que la Quatrième belle-sœur Chan n'a pas rêvé de son petit garçon. C'est que nos chefs d'alors étaient contre le pessimisme. Et quant à moi, je ne tenais pas à contaminer, par le poison de cette solitude qui m'avait été si amère, les jeunes gens qui pouvaient encore faire de beaux rêves, comme j'en avais fait dans ma jeunesse.

Il est donc évident que ces nouvelles sont loin d'être des œuvres d'art: partant, je m'estime d'autant plus heureux qu'elles soient tenues pour des nouvelles et réunies en volume. Pareille chance me remplit de confusion, cependant j'aime à penser que j'ai des lecteurs parmi mes semblables, tout au moins pour le moment présent.

Ces nouvelles réunies et rééditées en un recueil, pour les raisons données plus haut, je leur ai donné pour titre *Na Han* [Cri d'appel].

Pékin, 3 décembre 1922

Le journal d'un fou

Deux frères, dont il est inutile de mentionner les noms, avaient été mes amis intimes au lycée; de longues années de séparation nous firent petit à petit perdre tout contact. J'entendis dire, il y a quelque temps, que l'un d'eux était gravement malade, et comme j'étais en route pour mon village natal, je fis un détour pour aller leur rendre visite. Je n'en vis qu'un, qui m'assura que le malade était son cadet.

— Je vous suis reconnaissant d'être venu de si loin pour nous voir, dit-il, mais il y a un bon moment que mon frère est rétabli et s'en est allé attendre une nomination à un poste officiel.

Puis, il me montra en riant deux cahiers du journal tenu par son frère, qui me permettraient, dit-il, de déceler la nature du mal maintenant disparu; il ne voyait pas d'inconvénients à les montrer à un vieil ami. Je pris le journal et il m'apparut à la lecture que le malade avait souffert d'une sorte de folie de la persécution. L'écriture était confuse, tout à fait décousue, et il y avait là bien des affirmations extravagantes; en outre, il n'y figurait aucune date et seules les couleurs de l'encre et les différences d'écriture indiquaient que le tout n'avait pas été rédigé d'une seule traite. Certaines parties n'étaient cependant pas tout à fait incohérentes et j'en ai transcrit des passages pour servir à la recherche médicale. Je n'ai pas touché à un seul des illogismes et n'ai modifié que les noms de personnes, quoique les gens dont il s'agit soient tous de la campagne, obscurs et sans importance. Quant au titre, j'ai